

L'oubli, un bourreau au visage d'homme. Entretien avec Élie Buzyn

Adnana GIROUD¹

Élie Buzyn a été un chirurgien orthopédiste et écrivain français né en Pologne, à Łódź, en 1929, et mort à Paris le 23 mai 2022². Emprisonné dans le ghetto de Łódź de 1939 à 1944, où il avait été forcé de travailler, puis déporté avec toute sa famille à Auschwitz et ensuite à Buchenwald, Élie Buzyn fut un des rares survivants de la Shoah, et témoigna de ses souffrances dans un devoir de mémoire qui s'était imposé à lui, bien que tardivement, comme une évidence. Lors de son rapatriement en France à la fin de la guerre, en 1945, Buzyn fut pris en charge par l'OSE (Œuvre de Secours Aux Enfants) avec quatre cent vingt-trois autres enfants et adolescents rescapés des camps, parmi lesquels se trouvait également Élie Wiesel. Les deux hommes, âgés alors d'une quinzaine d'années, sympathisèrent et restèrent en contact malgré les chemins différents qu'ils durent emprunter une fois la paix réinstallée.

Vous êtes né à Łódź, en Pologne, en 1929, où vous avez vécu jusqu'au moment de la déportation. Pouvez-vous nous décrire la vie en Pologne, et notamment dans le ghetto de Łódź, dans les années 1940-1944 ?

Avant la déportation, j'ai eu une chance importante pendant les dix premières années de mon enfance. J'étais le benjamin d'une famille avec trois enfants, j'étais très gâté et très choyé non

¹ Académie de Lyon, France ; Université de Bucarest, Roumanie.

² Élie Buzyn s'est éteint un an après son témoignage recueilli et présenté dans l'interview qui suit.

seulement par mes parents mais également par mon frère, qui avait onze ans de plus que moi, et par ma sœur, de six ans mon aînée. Chacun voulait m'offrir le plus possible de sa vie à lui. Mais la guerre a éclaté en septembre 1939, et j'avais donc dix ans, presque onze, puisque je suis né au mois de janvier. Quand j'avais quatre ans, des amis de mes parents venaient souvent les voir, et ils avaient de longues discussions. C'était l'avènement d'Hitler au pouvoir.

J'avais oublié cette information jusqu'en 1939, quand, en rentrant de vacances avec ma mère, qui était partie faire une cure, les nazis avaient envahi Łódź et annexé toute cette région de l'est de la Pologne au III^e Reich, de sorte qu'on a débaptisé la ville, devenue Litzmannstadt. Ensuite, les nazis ont décidé immédiatement de nous chasser de nos appartements, dès 1939, et nous envoyer dans un quartier déshérité de la ville pour y constituer un camp de travail, appelé plus tard le ghetto de Łódź. Mon père, qui était industriel, très actif et très occupé d'ailleurs, que j'avais connu très peu pendant les dix premières années de ma vie, travaillait souvent avec les Allemands, pensait les connaître, et était persuadé qu'ils n'allaient pas mal agir mais cela ne s'est pas bien passé du tout. Et comme les gens ne voulaient pas s'installer volontairement dans ce quartier délabré, où il n'y avait pas d'égouts, pas d'eau courante partout, alors qu'avant ils habitaient dans des appartements confortables, en ville, les nazis ont décidé de faire une déportation de force. Ils sont donc venus nous chasser de chez nous – nous habitons à Łódź, dans l'artère principale de la ville –, et c'est lors de cette déportation vers le ghetto que, pour l'exemple, mon frère, qui avait vingt-deux ans, a été fusillé devant nous, avec deux autres jeunes gens, afin de terroriser la population qui s'opposait à la déportation. Il est évident que pour mes parents, ce fut un choc épouvantable, et c'est là qu'a commencé notre vie abominable, qui a duré du début des années 1940 jusqu'à la fin, en 1945. Mon frère n'était pas religieux, il avait rejeté la religion, mais il était sioniste, et s'était engagé dans un mouvement de jeunesse dans l'objectif de rejoindre la Palestine. Et il était parti avec un groupe dans le sud de la Pologne, afin de se préparer et apprendre l'agriculture pour partir en Palestine, en 1937-1938, avant la guerre. Mon père n'était pas d'accord avec le départ de son fils, alors il est allé le chercher, et pour le persuader de revenir, lui a dit que sa mère était souffrante à cause de son absence.

Mon frère est donc revenu auprès de sa famille, à Łódz, et en 1940 il s'est fait fusiller. Depuis ce jour-là, mon père s'est reproché la mort de son fils aîné, et pendant quatre ans, il a souffert énormément suite à la mort de son enfant, et a vécu avec cette culpabilité de 1940 à 1944, jusqu'au jour de notre arrivée à Auschwitz-Birkenau, où il a été assassiné à son tour.

Quant au ghetto, celui-ci a été très rapidement fermé, au mois de mai ou juin 1940, complètement isolé du monde entier. À Varsovie, en revanche, les gens communiquaient avec l'extérieur grâce au système des égouts, et étaient au courant de tout. Dès 1942, les jeunes ont donc pu se révolter, et c'est grâce à cela que le soulèvement de Varsovie a été possible. Mais Łódz était totalement isolé du monde, et comme les égouts n'étaient pas finis – d'ailleurs, on jetait tout à la rue, ce qui a participé au développement des maladies infectieuses, et la mortalité était très importante à cause du manque d'hygiène, d'alimentation –, on n'était au courant de rien. Parce que si on l'avait été, on aurait pu réagir, comme dans d'autres endroits. En 1942, le taux des gens qui étaient dans l'incapacité de travailler était très important, alors les nazis ont décidé d'éliminer tous les improductifs, dont les enfants de moins de dix ans. Ils les « mettaient dehors » mais on savait tous qu'ils ne les envoyaient pas se promener ; ils allaient être assassinés à l'extérieur du ghetto, sans que l'on sache où et comment. Ensuite, on a appris qu'ils les mettaient dans des chambres à gaz qui, au début, étaient des camions dans lesquels on introduisait le pot d'échappement du moteur. Plus de 15.000 enfants de moins de dix ans ont été sacrifiés ainsi.

À l'époque, j'avais treize ans, et j'avais été considéré apte à travailler. Ma famille, en revanche, mes parents qui étaient fatigués et âgés, et ma sœur qui avait commencé à faire des crises d'épilepsie, ne travaillaient pas. De mes onze à mes treize ans, dans le ghetto, j'étais devenu le chef de la famille. J'avais une carte alimentaire et mes parents, comme tous ceux qui ne travaillaient pas, avaient le droit d'exister, de vivre dans le ghetto, jusqu'en 1942. À partir de 1942, ils ont perdu ce droit. J'ai réussi à les garder en vie, avec moi, et éviter qu'ils soient envoyés dehors, mais ils étaient devenus des clandestins dans le camp lui-même. Grâce à des amis de mon frère qui avait été assassiné, des amis qui occupaient des positions plus ou

moins importantes dans le ghetto, j'ai réussi à faire survivre mes parents et ma sœur, alors qu'ils étaient voués à la disparition.

Vous avez été déporté, ainsi que votre famille, à Auschwitz, en 1944. Comment avez-vous reçu la nouvelle de votre déportation ? Étiez-vous au courant des risques ou des conséquences que pouvait avoir cette déportation ?

En 1944, les nazis ont décidé de liquider notre camp de travail, le ghetto de Łódź, parce que les Russes approchaient par l'Est, et les Américains venaient en renforcement. Par conséquent, on nous a annoncé que nous allions être envoyés dans un autre camp de travail, en Allemagne, où les conditions étaient meilleures. Comme nous n'étions au courant de rien, nous nous sommes présentés volontairement à la gare pour partir, et moi-même, j'ai demandé à mes parents de se dépêcher pour partir le plus rapidement possible. En réalité, nous avons été transférés à Auschwitz-Birkenau, et ce n'est qu'en arrivant que nous l'avons découvert. Mes parents ont été sélectionnés pour la mort, et sont partis à gauche ; ma sœur, qui avait six ans de plus que moi, qui avais quinze ans – elle avait donc vingt-et-un ans –, ne paraissait pas malade, alors elle est partie du côté des gens aptes pour le travail, à droite, tout comme moi. On m'avait conseillé de mentir sur mon âge, et je me suis présenté comme ayant dix-sept ans, et ainsi j'ai pu intégrer le groupe pour le travail. Quand j'ai appris que j'allais être séparé de mes parents, je me suis renseigné sur ce qu'allaient devenir les personnes mises à gauche, et c'est à ce moment-là qu'on m'a expliqué l'existence des chambres à gaz, et la manière dont ils allaient être incinérés. J'ai été pris d'une crise épouvantable, et j'ai dit que je voulais sortir du groupe pour aller rejoindre mes parents, pour mourir avec eux. On m'a répondu que ce n'était pas possible, puisque nous étions enfermés, bien sûr, et que, même si je pouvais sortir, c'était trop tard, ils étaient déjà dans la fumée qui s'échappait des cheminées.

À ce moment-là, je m'étais rappelé qu'en 1942, justement, l'année de mes treize ans, ma mère m'avait dit que j'étais devenu un adulte, et qu'il fallait que je fasse tout ce que je pouvais pour survivre, et pour continuer à vivre, essayer de retrouver notre famille en France, puisqu'elle avait deux frères en France, et mon père avait

un frère à Tours. Cette demande de rejoindre les autres membres de la famille pour leur expliquer ce qui leur était arrivé m'a beaucoup aidé à survivre. À chaque fois que j'étais à bout de forces ou malade, je me souvenais du discours de ma mère.

En quoi consistait votre travail dans le camp de concentration d'Auschwitz ?

Dans le ghetto de Łódz, j'avais travaillé dans des ateliers d'étalement et de sellerie, dans des usines pour le III^e Reich. À Auschwitz-Birkenau, j'ai été sélectionné comme bon pour le travail, tatoué et envoyé à Auschwitz 1, où je faisais partie du convoi qui partait tous les matins travailler dans des commandos pour tailler des pierres pour les routes, un travail très dur physiquement.

En 1945, vous avez dû quitter Auschwitz, et avez fait « la marche de la mort » vers le camp de Buchenwald. Dans vos témoignages saisissants, vous évoquez l'image effrayante des kilomètres de gens qui marchent ensemble, en rang de cinq, et aussi celle des cadavres qui jonchent la terre enneigée. Qu'avez-vous découvert à Buchenwald ? Comment était organisée la vie dans ce camp qui était connu pour être plutôt un camp pour les prisonniers politiques ?

Quand je suis arrivé à Buchenwald, j'ai pensé qu'il s'agissait d'un camp d'extermination, parce que nous étions extrêmement fatigués suite à « la marche de la mort », et au voyage dans des wagons découverts en janvier 1945, sous un froid intense. Je me disais que nous avions été amenés là pour être achevés. Mais en réalité, il s'agissait d'un camp politique, le premier camp qui avait été ouvert pour les anti-nazis allemands en 1937. Nous étions en 1945. Là-bas, j'ai connu des gens qui étaient emprisonnés depuis 1937, depuis huit ans. Ils étaient Allemands ou originaires d'autres pays d'Europe, principalement des déportés politiques.

Les conditions de vie étaient différentes qu'auparavant, plus supportables à Buchenwald que dans d'autres camps. Si les gens survivaient, c'était grâce à ces conditions de vie différentes, plus légères qu'à Auschwitz. Enfin, pour nous, qui avons vécu dans d'autres camps, notamment à Auschwitz-Birkenau, Buchenwald était

un trois étoiles. Nous y sommes restés quatre mois : nous y sommes arrivés en janvier, et avons été libérés par l'armée américaine le 11 avril 1945. À Buchenwald, quand les déportés politiques, qui étaient là depuis longtemps, ont vu des jeunes comme nous qui avaient survécu quand même au traitement subi dans les autres camps, tenaient absolument à ce qu'on puisse continuer à vivre. Par conséquent, ils nous évitaient le travail très dur qui existait à Buchenwald, à l'extérieur du camp, où on travaillait pour l'armée allemande – on construisait des fusées –, et où la mortalité au travail était importante. Ils se sont débrouillés pour que nous puissions travailler à l'intérieur du camp, et qu'on ne sorte pas travailler dehors. Et comme cela n'avait duré que quelques mois, nous avons pu survivre.

Dans ses témoignages sur le camp de Buchenwald, Élie Wiesel parle d'une police résistante, d'une structure de « résistance internationale » constituée initialement par des détenus allemands, puis représentée par les communistes et le Comité français. Étiez-vous au courant de l'existence de cette police ?

Nous n'étions pas exactement au courant. Nous savions qu'un mouvement existait mais nous n'avions pas de précisions, parce que cette résistance politique était très bien organisée, et n'était pas connue de tout le monde, bien entendu. Cette résistance intérieure existait, en effet, et elle s'est exprimée dès le jour du 11 avril. Les nazis voulaient faire évacuer le camp juste avant l'arrivée des Américains mais la résistance interne nous a dit de ne surtout pas bouger, de ne pas nous présenter sur la place d'appel pour être évacués. Nous les avons écoutés, et c'est grâce à cela que nous avons pu survivre.

En 1945, vous avez rejoint la France avec quatre cent vingt-trois autres enfants et adolescents, « des épaves humaines dont on disait qu'elles allaient mettre vingt ans à mourir ». Comment s'est passé votre rapatriement ? Et votre accueil par l'OSE ?

Une fois arrivé en France, j'ai eu du mal à retrouver mon oncle, le frère de ma mère, et il m'a même appris que ma sœur avait survécu, alors que je ne la trouvais sur aucune liste de survivants.

Après la libération, en 1945, tous les camps libérés ont recensé ceux qui étaient vivants sur une liste alphabétique, et on faisait transiter cette liste d'un camp à l'autre. On passait nos journées à consulter cette liste pour voir si on ne trouvait pas quelqu'un qu'on connaissait, un membre proche ou éloigné de la famille. Ainsi avais-je longtemps cherché ma sœur mais je ne l'avais trouvée nulle part. Pourquoi ? Parce qu'elle n'était tout simplement sur aucune liste.

Quand je suis arrivé en France avec les quatre cent vingt-trois, j'ai marqué sur un papier mon nom, mon prénom, et le nom et le prénom de mon oncle, Léon Pérel. Ensuite, j'ai donné ce papier à des gens de la Croix Rouge, avec l'espoir qu'ils le transmettront plus loin, et faire venir mon oncle. Mais celui-ci n'a reçu aucun de mes mots. J'ai dû lui envoyer quatre ou cinq papiers, et il n'en a reçu aucun. Comme je n'avais aucune réponse, et puisque j'étais très proche de lui – il m'avait vu naître, il avait préparé son baccalauréat chez nous, à Łódz, où mes parents l'avaient accueilli, et chaque année, jusqu'en 1939, il venait passer ses vacances d'été avec nous, avec sa sœur –, j'ai demandé à une femme qui partait de Normandie, de là où nous étions, vers Paris, d'aller à l'hôpital et de chercher mon oncle médecin, pour voir s'il était vivant ou pas. Elle a téléphoné à l'hôpital, a parlé à mon oncle et l'a informé du fait que j'étais vivant, en France, en Normandie, avec le groupe des quatre cent vingt-trois. Mon oncle lui a répondu que si un membre de ma famille avait survécu, c'était sûrement mon frère, Avram, parce qu'il était adulte, fort et grand, donc le seul qui avait une chance de survivre. Dans l'après-midi, il était déjà arrivé en Normandie, et nous avons pu nous retrouver. C'est lui qui m'a appris, dès que nous nous sommes vus, que ma sœur était vivante. Il m'a montré le seul papier qu'elle lui avait écrit de son lit d'hôpital, sans mentionner où elle était. Et ce papier unique est arrivé dans les mains de mon oncle. On était au mois de juin. En août, il est allé en Allemagne en mission humanitaire pour la retrouver. Elle était hospitalisée dans un petit hôpital près de Bergen Belsen.

*Dans quelles circonstances avez-vous connu Élie Wiesel ?
Faisait-il partie de ce groupe d'adolescents accueillis par la France ?*

J'ai connu Élie Wiesel surtout après la guerre. Ce que je veux vous dire de manière générale, c'est qu'il faut comprendre que les témoignages des différentes personnes qui ont vécu pendant cette période-là, de 1939 à 1945, sont extrêmement différents et extrêmement variés, et ils sont guidés par le contexte familial dans lequel on se trouvait à cette époque-là. Donc ils ne sont jamais comparables, et jamais semblables. J'ai connu Élie Wiesel surtout après notre libération de Buchenwald, puisque nous avons été libérés ensemble, et nous sommes arrivés en France ensemble, en 1945. Nous faisons partie des quatre cent vingt-trois adolescents et enfants recueillis par l'OSE : il y avait trois enfants de dix ans environ, et les autres étaient des jeunes de dix-sept ou dix-huit ans.

Ce qui est important concernant Élie Wiesel, c'est qu'il avait un avantage : il avait vécu dans une petite ville, en Roumanie, une ville qui dépendait de la Hongrie pendant cette période. Pendant les premières années de la guerre, de 1939 à 1944 pratiquement, sa région, là où il vivait avec son père d'ailleurs, a été préservée par les Hongrois. Ceux-ci, au début, défendaient les Juifs, ne les persécutaient pas, les écoles étaient ouvertes, et c'est là que Wiesel avait appris le français. Il a appris le français en Roumanie, et donc il avait déjà un avantage, celui d'avoir pu suivre une scolarité normale de 1939 à 1944, ce à quoi je n'ai pas eu accès en Pologne, où on a été persécuté dès 1939, le 1^{er} septembre 1939. Lorsque Wiesel est arrivé en France, avec nous, il parlait déjà le français, il était un des rares qui parlaient le français, parce qu'il l'avait appris au lycée. Une fois en France, très rapidement, comme il avait déjà validé un niveau proche du baccalauréat, il a voulu étudier à la Sorbonne. L'OSE, qui nous avait reçus, l'a aidé : on lui a mis à disposition des précepteurs personnels qui l'ont préparé pour passer le baccalauréat dès l'arrivée en 1945, pour qu'il puisse ensuite commencer à étudier le journalisme. On était arrivé en France au mois de juin. Trois mois plus tard, Wiesel passait le baccalauréat pour ensuite s'inscrire à la Sorbonne. L'OSE avait compris qu'il fallait l'aider. Lors de ses études supérieures, il est devenu ami avec François Mauriac, et ce dernier le défendait et l'appréciait beaucoup, parce qu'il voyait que Wiesel était très doué pour la littérature et l'écriture.

Comme il était devenu journaliste, et qu'il s'exprimait parfaitement bien en français, Élie Wiesel voulait devenir Français, et

Mauriac voulait l'aider dans ce sens. Mais une loi qui existe encore actuellement, et qui était déjà en vigueur à l'époque, stipule que, pour prétendre à devenir Français, il faut avoir résidé cinq ans en France avant de demander la naturalisation. On lui a donc répondu qu'il devait encore patienter pour atteindre les cinq ans, le délai réglementaire pour pouvoir être naturalisé, ce qui l'a beaucoup frappé et attristé. Et c'est à cause de cela qu'il a quitté la France, et est parti aux États-Unis. Là-bas, c'était plus facile, parce qu'on lui a fait comprendre que les lois n'étaient pas les mêmes qu'en France. Il s'est donc installé aux États-Unis, où il a obtenu, plus tard, le Prix Nobel de la Paix.

Quelques détails sont importants concernant Wiesel : son prénom de naissance était Eliezer, et, tout comme dans mon cas, celui-ci a été changé en Élie lors de la naturalisation, un prénom plus facile à prononcer. Ensuite, il était ami avec François Mitterrand, qu'il connaissait comme intellectuel et écrivain. Et quand Mitterrand est devenu président, en 1981, il a téléphoné à Élie Wiesel aux États-Unis pour lui dire que, s'il revenait en France, il était prêt à le naturaliser Français, et lui donner donc la nationalité qu'il avait demandée en 1945, et qu'on lui avait refusée. Élie Wiesel a décliné cette proposition, disant qu'il était trop tard. Il m'a confirmé ce fait personnellement quand il est venu fêter son quatre-vingtième anniversaire avec nous, ici, en France. Enfin, un événement extrêmement douloureux a bouleversé Élie Wiesel : la mort de son père, une perte qu'il n'a pas supportée jusqu'à la fin de ses jours.

Comme je le disais donc précédemment, les témoignages des anciens déportés sont différents en fonction de leur vie antérieure à tout cela. On s'étonne quand deux personnes qui ont été déportées en même temps, et qui étaient même dans le même block, qui dormaient peut-être même une à côté de l'autre, ne rapportent pas les choses de la même manière. Pourquoi ? Parce que leur vécu et leur perception des choses étaient différents de par leur vie sociale, familiale, etc. Les historiens rapportent des faits généraux, qui frappent la population (le nombre de morts, des événements marquants...), mais depuis que nous avons commencé à témoigner, des choses sont ressorties des témoignages, et celles-ci n'étaient pas identiques chez les uns et chez les autres. Par exemple, tous les témoignages des quatre cent vingt-trois survivants qui sont arrivés en France en 1945

étaient différents. On doit savoir que nous étions des gens comme les autres, on avait des familles comme les autres, on était aimé comme les autres, et il est normal que chacun rapporte les choses telles qu'il les a vécues lui-même.

En Israël, jusqu'en 1961, jusqu'au procès d'Eichmann, on ne voulait pas en parler. Les déportés arrivés en Palestine et en Israël depuis 1945 et jusqu'au procès ne pouvaient pas en parler. Quand ils voulaient témoigner, on ne voulait pas les écouter, et on leur reprochait de ne pas avoir voulu résister, s'opposer, au point où les gens ne voulaient plus en parler du tout. Récusés, mal acceptés, nous nous sommes tus pendant des dizaines d'années. Nous avons refusé de témoigner. Seulement, quand il y a eu le procès d'Eichmann, un procès officiel organisé par l'État d'Israël, nous nous sommes sentis en devoir de témoigner, et c'est alors que les témoignages ont commencé, en 1961, après seize ans de silence. C'est donc à ce moment-là qu'on a commencé à comprendre ce qu'il s'était réellement passé. Élie Wiesel était lui aussi parmi ceux qui ont commencé à témoigner, soutenant que si l'on ne témoigne pas, les victimes vont mourir une deuxième fois, parce qu'on les aura oubliées (« Le bourreau tue toujours deux fois, la deuxième fois par le silence », Élie Wiesel).

Cette notion de l'oubli, du souvenir, de la mémoire des disparus l'a donc beaucoup préoccupé. Malheureusement, personne ne voulait éditer son premier livre, *La Nuit*, car on ne voulait pas l'écouter. Personnellement, j'ai mis cinquante ans avant de commencer à parler, c'est un demi-siècle. Et je l'ai fait grâce à notre fils qui, à sa majorité, a décidé d'aller voir où ses grands-parents paternels, qu'il n'a jamais connus, avaient disparu, comme il le dit. Je lui ai répondu qu'ils n'avaient pas disparu, qu'ils étaient toujours là, et que s'il voulait aller voir où ils avaient été sauvagement assassinés à Auschwitz, il n'avait qu'à y aller. Et j'ai décidé d'y aller avec lui. C'est ainsi que j'y suis retourné, pour la première fois, cinquante ans après la libération, sur le sol de l'Europe où on avait massacré tous les nôtres, et où je ne voulais plus retourner. En revenant, je me suis rendu compte de l'importance des témoignages, et je me suis décidé à témoigner, à parler de notre vécu. Et récemment, avec l'aide de mon épouse, j'ai pu publier deux livres à ce sujet, *J'avais quinze ans*.

Vivre, survivre, revivre et Ce que je voudrais transmettre. Lettre aux jeunes générations.

Comment était l'homme, l'adolescent Élie Wiesel, tel que vous l'avez connu ?

C'était un adolescent comme tous les autres adolescents. Il faut dire qu'entre nous, on n'échangeait pas beaucoup, on ne discutait pas beaucoup de notre vécu parce que, tout d'abord, chaque vécu était individuel, personnel, et ensuite, parce qu'on essayait de comprendre comment faire pour réussir à « rentrer » dans la vie, à revivre. C'était la chose la plus importante pour nous.

En 1987, Élie Wiesel est accusé par Miklos Grüner, un Juif rescapé d'Auschwitz, d'avoir « usurpé le numéro matricule A-1772 d'un certain Lazar Wiesel et de [s'être] approprié le récit de celui-ci sur son passage à Auschwitz ». En vérité, Lazar n'était qu'un diminutif yiddish du prénom de Wiesel, Eliezer, et cette accusation serait donc infondée. Enfin, la véracité de ses écrits, et notamment de ses descriptions dans son autobiographie, La Nuit, est remise en question par Pierre Vidal-Naquet (« Élie Wiesel raconte n'importe quoi [...]. Il suffit de lire certaines descriptions de La Nuit pour savoir que certaines de ses descriptions ne sont pas exactes »). On l'accuse donc de « porte[r] un tort immense à la vérité historique ». Que pouvez-vous dire à ce sujet ?

Vous savez, les anciens déportés sont des hommes comme tous les autres, qui peuvent manifester de la jalousie envers leurs semblables. Le fait de savoir qu'un des leurs a réussi, comme Élie Wiesel, à devenir enseignant, écrivain, journaliste, et à recevoir, ensuite, le prix Nobel de la paix, cela suscite des jalousies terribles. Les gens acceptent sans l'accepter, et par conséquent, on cherche toujours à modifier l'histoire. Cette critique n'est pas cohérente. Mais indépendamment de tout cela, toujours est-il qu'Élie Wiesel a beaucoup œuvré pour préserver la mémoire de la Shoah, pour que cette période ne disparaisse pas de l'Histoire.

Dans un de vos témoignages, vous évoquez votre propre matricule, B-7572, et vous nommez le fragment de peau l'ayant contenu « le tombeau de [vos] parents ». Cette image est tout simplement saisissante, percutante. Pourquoi avez-vous fait le choix d'ôter votre tatouage ? Quel impact avait-il dans votre vie professionnelle ou personnelle ?

J'ai enlevé ce matricule de ma peau très tardivement, quand j'ai commencé des études de médecine, pour deux raisons. La première, la plus importante, est que dans le milieu médical, hospitalier, en France, on ne voulait pas être au courant, cela dérangeait les gens. On prenait cela avec dérision, on me demandait, par exemple, si j'avais inscrit sur ma peau le numéro de téléphone de ma petite amie, pour ne pas l'oublier. Je n'avais pas du tout envie de leur expliquer ce que représentait ce numéro pour moi, à l'époque, parce que je voulais rentrer dans la vie de la façon la plus normale possible. C'était une expérience douloureuse, et je n'avais pas envie d'en parler tout le temps à cause du numéro que j'avais sur moi. Et deuxièmement, certains de nos patrons, ici, en France, qui connaissaient la signification du numéro, avaient une tendance à s'apitoyer sur nous, parce que nous avions souffert, et je ne supportais pas cette attitude. Je ne voulais être jugé que pour mes capacités d'étudiant ou de médecin, je ne voulais pas d'apitoiement. Ainsi, j'ai décidé d'enlever mon matricule, à condition d'en garder la trace, et ce fragment cutané, je l'ai conservé pendant très longtemps, jusqu'au jour où on me l'a volé. Je le gardais dans un portefeuille avec un mot destiné à mes enfants mais on me l'a volé. Heureusement, ma fille avait pris une photographie de ce fragment, et c'est ainsi que j'ai pu conserver « ma carte d'identité ». Nous ne sommes pas nombreux à avoir voulu enlever la marque de ce traumatisme de notre peau. J'ai eu le courage de le faire, et je ne le regrette pas.

Dans son roman L'Oublié, Élie Wiesel suggère que le Juif est porteur d'une malédiction mais aussi d'un devoir de mémoire dont dépendent son honneur et la quiétude des générations futures. Quel est le message que vous voudriez transmettre aux jeunes générations concernant ce devoir de mémoire ?

Il est très important d'inculquer aux jeunes une valeur primordiale : s'opposer à tout type d'exclusion, quelle qu'elle soit, en leur expliquant que nous sommes tous égaux, indépendamment de notre conception sociale, religieuse ou autre. Nous sommes tous des humains, et nous devons nous respecter les uns les autres. Le respect est la seule chose qui rendra la vie vivable.

